

CHRONIQUE : LITTÉRATURE ENFANTINE
ET DE JEUNESSE

ouvrages critiques

par Jean VERRIER

On connaît des ouvrages généraux sur la littérature de jeunesse, par exemple ceux d'Isabelle JAN : *La Littérature enfantine* (Éd. Ouvrières, 1973, collection Enfance heureuse), de Geneviève PATTE : *Laissez-les lire !* (même collection, 1978), de Marc SORIANO: *Guide de littérature pour la jeunesse* (Flammarion, 1975).

Voici un livre, un numéro spécial de revue, des articles, parus au cours de l'année scolaire, qui touchent à des domaines particuliers, attestant l'importance croissante de cette littérature dont le discours d'accompagnement s'enrichit chaque jour.

• *LE DOSSIER « CLUB DES CINQ »*
(« The Famous Five » d'Enid Blyton
par Marie-Pierre MATHIEU-COLAS et Michel MATHIEU-COLAS,
Coll. « Lecture en liberté », éd. Magnard-l'École, 1983, 224 pages, 95F.

On le sait, les enfants, les élèves, ne font pas toujours ce que nous souhaiterions qu'ils fassent. Ils regardent trop la télé, ne lisent pas assez, et quand ils lisent, ce n'est pas ce que nous souhaitons. Prenons les jeunes enfants. Nous leur conseillons de bons ouvrages, le *f.a.* ouvre une chronique... et ils se précipitent sur le « Club des Cinq ». Nous craignons parfois que se constitue un réseau « Club des Cinq »-Harlequin. Le livre des Mathieu nous aidera à comprendre comment les mêmes enfants peuvent lire avec apparemment le même plaisir les livres conseillés dans cette revue et le « Club des Cinq » dont nous ne parlons jamais.

Des chiffres d'abord : fin 1981, on avait vendu en France 45 millions d'exemplaires des romans d'Enid Blyton (dont plus de 15 millions dans la série du « Club des Cinq ») ; l'auteur, une Anglaise, a écrit jusqu'à sa mort, en 1968, 600 ouvrages différents ; enfin, toutes langues et tous titres confondus, on compte, de 1955 à 1977, 2 000 traductions. A propos des traductions, les auteurs soulignent, preuves à l'appui, que la traduction française et les modifications introduites par Hachette altèrent sensiblement la qualité de l'original. Ils posent aussi la question de l'opportunité des versions imagées.

L'analyse conduite par les Mathieu allie au souci d'exhaustivité (20 pages de mise au point bibliographique et d'annexes) et de rigueur, la clarté de l'exposé et de la langue (cependant le double système de notes est lourd à manier). En cela ils s'adressent autant à ceux qu'intéresse la critique littéraire qu'aux enseignants de français de tous les degrés, aux bibliothécaires, aux parents d'élèves, aux anciens lecteurs du « Club des Cinq »...

A cette étude de type universitaire, fouillée et nuancée, succède un ensemble de jugements portés par des spécialistes de littérature enfantine où se multiplient les points de vue, parfois contradictoires, à propos des mêmes questions, comme celle de savoir s'il faut ou non faire figurer le « Club des Cinq » dans les bibliothèques (ce n'est pas nécessaire, dit Germaine Finifter, mais Bernard Epin fait remarquer que son absence risque d'entraîner chez certains enfants le refus de la bibliothèque). Dans ce même dossier, Jean Perrot fait des rapprochements avec *Le Scarabée d'or* d'E. Poe et les jeux de stratégie sociale. Quant à G. Finifter, elle voit un cadre assez « imprécis (pour) qu'il puisse devenir familier aux enfants du monde entier », là où Denise Escarpit lit dans les versions anglaises, « assez bien écrites et assez bien construites », « un sens du récit très anglais ». Je retiens enfin cette question de Janine Despinette : « Si cette série n'était vraiment qu'un produit stéréotypé pour une consommation rapide, l'effet n'aurait pas dû être durable. Or il a duré et il dure. »

Propp, Genette, et même, de façon très discutée, Greimas, sont convoqués pour aider à la description de la série et de certains de ses volumes en particulier, et pour mesurer l'appauvrissement des constructions narratives au fil de la publication (par exemple, du *Trésor de l'île*, le premier roman de la série, au *Coffre aux merveilles*, le 18ème). Analyse fine, jamais réductrice, qui n'enferme pas le texte mais permet de dégager quelques constantes comme l'absence d'épreuve qualifiante et d'épreuve glorifiante, les enfants étant pourvus dès le départ et une fois pour toutes de tous les attributs nécessaires.

Si l'on peut penser que quelque chose de la tradition populaire narrative est passée des contes dans les productions contemporaines de série, l'analyse des Mathieu marque bien avec quelles réserves cela se serait fait dans le cas du « Club des Cinq ». C'est explicitement qu'Enid Blyton supprime tout ce qui peut être trop « effrayant » ou trop « cruel » pour les enfants (au désespoir, j'imagine, de Bettelheim !), et cela, aussi bien lorsqu'elle s'inspire des contes que lorsqu'elle s'inspire des histoires d'Edgar Poe. Dans ce dernier cas, la typologie des focalisations permet de montrer comment l'omniscience nuit aux effets de suspens. Plus largement, l'utilisation des catégories littéraires définies par Genette dans « Discours du récit » (et précisées dans le *Nouveau discours du récit*, Seuil, 1983) permet à nos auteurs de dégager les dominantes narratives du « Club des Cinq » : récit linéaire (peu d'anticipations et de rétrospections, on suit toujours les mêmes acteurs), récits se déroulant sur une durée de 3 à 10 jours consécutifs, narrateur omniscient mais privilège accordé aux « scènes », au dialogue.

L'étude des personnages ne tombe pas dans le piège de l'illusion psychologiste. C'est le système des personnages qui est construit, un « faisceau de relations » : 2 garçons et 2 filles, 2 forts et 2 faibles, 2 sages et 2 fous, plus la relation privilégiée et ambiguë d'une des filles avec le chien Dagobert, voilà qui « permet des identifications multiples ».

Quand l'analyse devient davantage thématique, elle fait apparaître d'intéressantes isotopies sémantiques : l'importance des questions de nourriture, par exemple, « fixation orale » à rapprocher de tout ce qui est montré du thème des souterrains, justement analysé (avec des références à Bachelard et à Marie Bonaparte) comme exploration du corps maternel. On cite Poe, Stevenson, Verne ; on pourrait, bien sûr, ajouter le(s) *Vendredi* de Tournier.

L'idéologie du « Club des Cinq » a déjà été dénoncée. Tout en essayant de dépasser une condamnation trop simpliste, les auteurs n'en rappellent pas moins que « les faibles sont mal venus dans ce monde héroïque », que parmi les étrangers les « gypsies » sont particulièrement maltraités (et l'édition française des *gitans* accuse encore ce caractère), et ils citent quelques propos d'Enid Blyton qui ne laissent aucun doute sur « les intentions de l'auteur » (voir en particulier p. 113). Resterait à évaluer l'effet produit sur de jeunes lecteurs, question plus générale pour laquelle on renvoie au rapport d'un colloque tenu au CIEP de Sèvres en mai 1973.

En conclusion, M.P. et M. Mathieu-Colas insistent sur l'ambivalence de la série qui ne manque pas de qualités formelles, au moins au départ. Cependant le phénomène de répétition se doublant ici d'une dégradation certaine, le jeune lecteur risque de se trouver enfermé dans un monde clos.

Outre l'information que ce « dossier » apporte aux enseignants qui veulent mieux connaître les lectures de leurs élèves, je retiendrai le caractère exemplaire de la démarche. Le livre des Mathieu devrait pouvoir, d'une part, aider certains collègues que découragent les ouvrages théoriques à assimiler par la pratique quelques concepts opératoires, et d'autre part, il devrait fournir un modèle d'analyse pour des romans du « Club des Cinq » comme pour d'autres textes de série.

.....